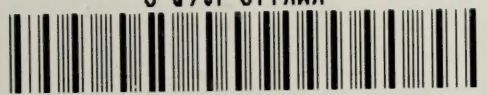



U d/of OTTAWA



39003002149432



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

A Jean Royère

hommage de l'auteur

Anton Merichou

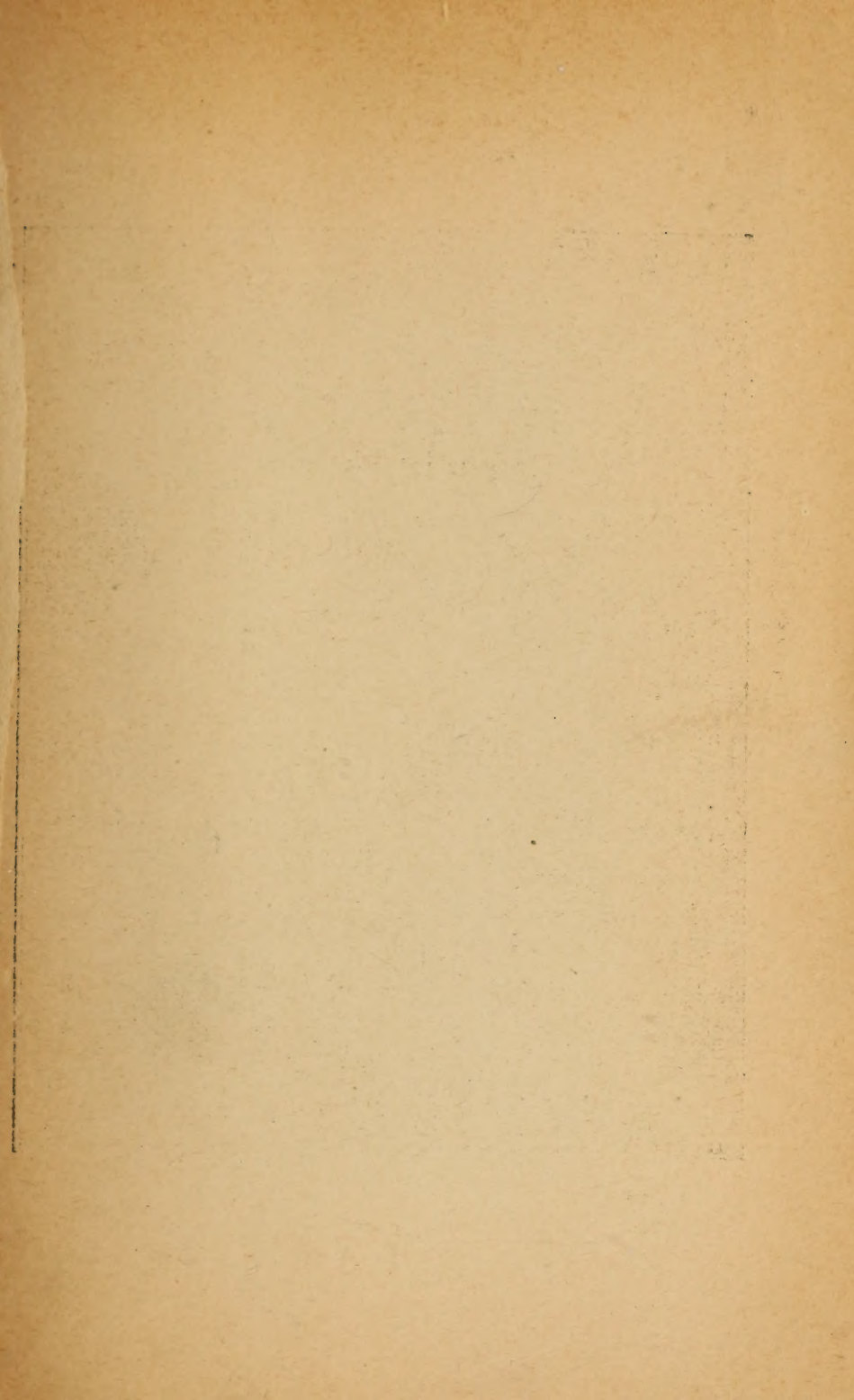
Poèmes Décadents

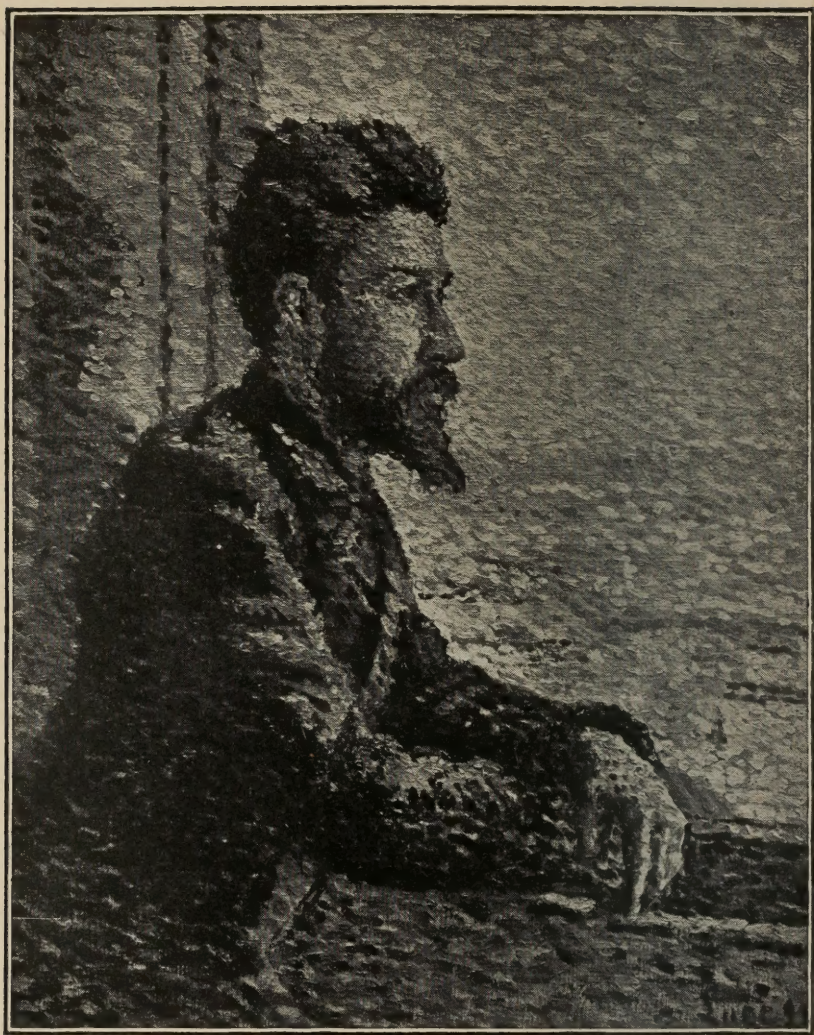
AC	DE
L	A

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Vin maudit. Petits poèmes, avec frontispice de PAUL
VERLAINE. Plaquette in-12 broché. 3 fr.





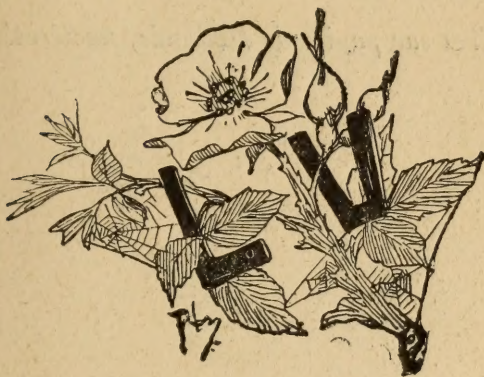
PATERNE BERRICHON

1855-1922

Poèmes Décadents

1883-1895

Avec un portrait de l'auteur par Maximilien Luce



PARIS

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

A. MESSEIN, Succ^r

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1910

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

12 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 12

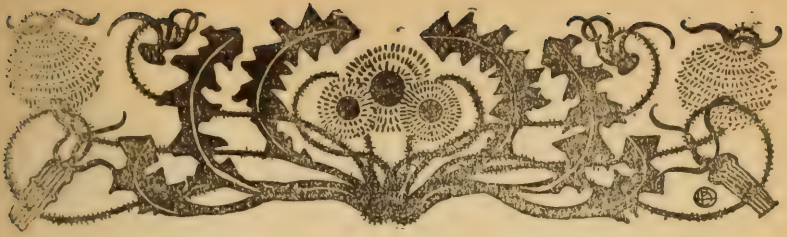
PQ

2196

.B7A17

1910

INTRODUCTION



LA FOI

A Jean Large.

I

— Imagine, mon ami, que je viens d'avoir le désir de me jeter par la fenêtre... Le vide de la rue m'attirait...! », dit-elle, revenant de secouer une loque de tapis, leur descente de lit en la chambre d'hôtel garnie que, sous les toits, ils habitaient, rue de la Folie.

Lui, accoudé — sombre, ce matin-là — sur un morceau de journal et dans la lecture machinale de quelque fait-divers, se redressa. Les vibrations de la chère voix cristalline l'avaient pénétré avec une gravité inaccoutumée. Comme un fluide électrique, l'horreur de l'idée

que ces vibrations charriaient parcourut son être. Une vision épouvantable se leva devant son esprit. Et, tandis que, ces fatales paroles prononcées, elle vaquait en silence aux besognes monotones du petit ménage, ayant brusquement refermé la croisée, il s'y adossa, gardien, immobile et hagard.

En effet, il imaginait...

Pauvres gens.

Environ une année auparavant, ils s'étaient, par hasard, rencontrés sur la route du Malheur, chez un vieux poète cordonnier qui y tenait auberge de réconfort moral. Après s'être ouïs et regardés, ils avaient sympathisé. Puis, reprise ensemble la route maudite à travers le désert mouvant qu'est au déshérité ce Paris de surabondance moqueuse et ingrate, ils avaient convenu, chemin faisant, de s'unir. Enfin, en dépit des obstacles de misère se doublant, ils s'étaient connus.

Ils croyaient s'aimer ; se respectant, s'admirant.

Elle, c'était une beauté profonde. Son âme d'exquise peine, de mystique souffrance, se magnifiait à travers

ses vastes yeux aux glaucités de mer, où se reflétaient aussi les changeants aspects du ciel, clairs et sereins, orageux et ténébreux, tour à tour. La gaze d'une mélancolie délicate voilait, en général, ses traits d'accent fruste, encore que sûrement et hautainement déterminés. Elle marchait dans un nimbe de discrétion, qui était sa propre gloire ; elle marchait en elle, sous un front taillé par Michel-Ange. Son geste, bien que retenu, était d'immense grâce ; et le son de sa parole tissée ingénûment d'au-delà, suivant des rythmes de création, était le plus divin des bruits.

Lui, au contraire, bien que de structure relativement plus fine et plus douce, apparaissait brutal. Une puissante amertume exaspérait la régulière et modelée ordonnance des traits de son visage, les bousculant parfois jusqu'à les rendre sinistres ; son regard de poix avait souvent des éclairs de lame assassine. Son allure était ouverte. Il gesticulait avec décision ; et son verbe, d'enfer, proférait des choses terribles, avec précision et justice.

Si différents, si opposés, ils avaient fini pourtant par

s'entendre : ainsi juxtaposés, du fait lumineux de leur rêve, ils se complétaient. Mais ce n'avait été sans des froissements, sans des chocs. L'un et l'autre étant sincères, d'âpres conflits avaient nécessairement éclaté au début, conflits provocateurs de scandales tels, que des logeurs, émus, en avaient profité pour flanquer dehors « ces mauvaises payes ».

Jamais plus, maintenant, ils ne se quittaient. Ils partageaient tout, toujours. Ils se confiaient leur plus étranges pensées et s'honoraient de ne jamais se mentir.

Contre la fenêtre close, l'homme, sur l'invitation de sa femme, imaginait donc, ce jour-là. Sa face était livide et fixe ; il tremblait.

— Je vais », dit-il soudain avec résolution, « écrire au commissaire de police, pour l'avertir de ton goût du suicide. J'entends ne pas être accusé de t'avoir moi-même tuée, au cas où il t'arriverait de donner satisfaction au désir que tu viens, froidement, de m'exprimer. »

L'occurrence macabre venait de hanter exactement son front, avec un excès de ses conséquences possibles.

Il avait vu la précipitation du corps cher, vêtements gonflés, ailes insuffisantes, dans la profondeur vertigineuse; entendu sa chute mate sur le trottoir, au rebord duquel, d'un coup lourd, le crâne s'était éclaté, et, par une abominable fissure, à travers l'or des cheveux, distingué la fuite de l'âme lumineuse sur les remous derniers d'une matière cérébrale qui, opaque et violâtre, s'épandait au ruisseau. La stupeur, l'horreur et quel espoir ? l'avaient retenu de la suivre dans la mort, dans cette mort ; et, tandis que le voisinage et des passants s'assemblaient autour du cadavre indécemment, il avait descendu les six étages, par l'escalier, quatre à quatre, dans le but d'embrasser sa morte, de la ravir aux outrages de l'œil humain étranger, de l'emporter partout où il y aurait du silence et de la nuit. En bas, dans la rue, une foule féroce et pitoyable commentait déjà. « C'est lui qui doit l'avoir jetée par la fenêtre, il a l'air méchant ! » avait-il ouï de la voix de la bouchère impayée d'une livre de bifteck. Des sergents de ville, venus s'informer de l'attroupement, s'enquéraient auprès du patron d'hôtel impayé aussi d'une consumma-

tion de quinze jours d'abri ; et, au moment où lui, le malheureux, cherchait à ouvrir le cercle des badauds entourant sa défunte, on l'avait violemment arrêté, sans qu'il eût pu seulement du regard baiser une fois encore son unique culte. Puis, il s'était senti entre les mains de la Justice, de cette justice sans intelligence, ni cœur, ni conscience, qui, naguère et à diverses reprises, l'injuria d'appréciations absurdes et mécaniques. Des rapports de police arrivaient corroborer, de malveillantes et obéissantes interprétations de gestes libres, le faisceau apparemment serré, par les « mauvais » antécédents, de la prévention brandie par la sottise du juge d'instruction ; et aucune de ses dénégations, de ses protestations, d'ailleurs produites avec lassitude et sans espoir, ne pouvait ébranler l'accusation : il n'avait pas de témoins. Enfin, il avait vu la Cour d'Assises, s'était senti pris dans le filet vicieusement tendu de l'interrogatoire, avait frissonné sous la pluie glacée des outrages du ministère public, pleuré sous le manque de conviction de la défense ; et, après le verdict affirmatif sur l'honneur et la conscience des jurés, il s'était entendu

condamner, par le tribunal, aux travaux forcés à perpétuité... même pas à mort !

Sous la menace imprévue de l'avis au commissaire, la femme alors comprit le mal causé par ses paroles. Elle imagina, à son tour. Et elle se vit, désignée comme démente, aux mains des tortionnaires d'une maison de santé.

— Non, chéri, je n'ai pas eu l'envie de me tuer », rectifia-t-elle. « Je te le jure. Au contraire. Quand mes yeux se sont portés dans le vide, un vertige m'a pris et j'ai eu peur. Seulement, je t'ai dit cela par coquetterie, pour éprouver ton amour, naïvement, bêtement, ne pouvant prévoir que tu pusses y attacher plus d'importance. Non ! Non ! Je ne désire pas mourir... Jamais je ne goûtai autant la vie qu'à présent, près de toi, mon amant, mon père... »

Le ton effaré, avec lequel d'abondance elle se débattit, était d'une communication si intense, ses yeux pleins de larmes étaient d'une supplication si légitime, que l'homme ne put ne pas accepter la rectification. Il quitta

la fenêtre, rassuré, et reprit sa lecture du fragment de journal.

Cinq minutes ne s'étaient pas ainsi écoulées, que, la fatale première phrase se ranimant dans son esprit, il se dressa de nouveau, ferma la croisée rouverte, s'y adossa, gardien, immobile et hagard.

— Qu'as-tu ? » observa-t-elle, reprise de peur.

— Tu ne m'as jamais menti, mon âme », répondit-il du fond de lui-même, en la pénétrant d'un regard jusqu'au rêve.

— C'est vrai ! » ne put-elle s'empêcher de dire.

II

Comment expliquer le phénomène d'une idée qui, venue, par la suggestion involontaire d'une parole, frapper le cerveau humain, s'y imprime pour ne s'effacer plus ; et qui s'y creuse, au contraire, chaque jour davan-

tage, jusqu'à le vider de toutes autres et à donner au crâne la sensation qu'il se rompt sous la poussée progressive de l'intruse? Il est à prétendre que le mystère des mentalités, malgré les psychologies et les physiologies, ne se dévoilera jamais parfaitement, et que l'établissement des chimies constitutives de ce que nous nommons notre moi idéal, ou notre âme, nous est pour l'éternité interdit. Charcot comme Stendhal n'ont appréhendé que l'apparence de faits mentaux et ont opiné d'iceux, par conséquent, avec un arbitraire mal sérieux et sans consistance. Aussi, pour le cas dont, humble et ignorant, nous écrivons ici, n'entreprendrons-nous pas l'examen même de phénomènes dont l'authenticité nous est, de notre propre aveu, précisément insaisissable. Nous raconterons, sans plus, ce qui est apparu à notre courte vue. Plaise à la Force créatrice qu'il en surgisse le plus petit rayon de beauté palpitante !

L'existence menée par les héros de notre histoire suivait un fil des plus tendus et des plus périlleux. Sous leur couple oscillant, le précipice d'un guignon sans

limites béait ; la Misère, comme une louve famélique, au fond marchant selon un parallélisme et à mesure de leurs pas, gueule ouverte, les y guettait, hérissée, en appétit de sang, omniprésente et toujours prête, pour l'éventualité de la cassure du fil, à les dévorer. Néanmoins, à force, ils avaient fini par se familiariser avec le péril. La louve leur sembla moins redoutable. Même il advint que plus elle ne les préoccupait autrement que par des vides d'estomac. Leur affection avait réussi à les si résolûment équilibrer, que, à les voir dès lors passer sereins et front levé, on eût cru qu'ils marchaient, non sur un fil fragile et tremblant, mais bel et bien en terre ferme de satisfaction.

Avant leur liaison, le sort les avait affreusement éprouvés, l'un et l'autre.

Toutes les lâchetés d'un monde faux, toutes les humiliations sociales, il les avait subies, lui. Ses parents, aussi loin dans le passé qu'il retournât, il se les remémorait hostiles ; et ses amitiés, toutes, ensuite, volontairement ou involontairement, l'avaient trahi. A quinze ans, orphelin, ses sœurs le répudiaient et ses frères le re-

niaient ; alors, il avait quitté la maison familiale, et, sans fortune, sans métier, sans protection, sans audace d'initiative, il était entré dans le champ clos de la vie avec, pour y lutter, seulement un bouclier de fierté native et farouche. Une telle arme, malgré sa trempe, ne pouvait réussir qu'en la résistance aux assauts de la Honte, sans lui assurer la conquête de la plus petite proie : aucun glaive d'offense ne brillait à son poing. Aussi, la faim, la maladie, le mépris ne lui avaient-ils point épargné l'artillerie insultante des prisons et des hôpitaux ; et, bien que leurs coups le laissassent toujours debout, il ne s'en débattait pas moins avec rage. Au hasard des marches et des contremarches de l'action, rencontrant des compagnons mal mais différemment armés, il avait, un instant, espéré que leur solidarité l'aiderait : sous le feu le plus meurtrier, après s'être abrités de lui, ils l'abandonnaient, non sans avoir, eux, conquis. Les femmes elles-mêmes, que son allure forte avait séduites ou que son noble épuisement avait apitoyées, le lâchaient presque aussitôt, en effroi de son hautain caractère ou de son impuissance pratique. Sa force résidait dans une cérébralité inquiète, une curio-

sité d'idéal jamais contente ; et c'était cette force même qui le rendait impuissant. De tout il avait essayé, avec aptitude et résultat ; mais tout lui était insuffisant. C'était un trimardeur au physique comme au moral, un aventurier, un vagabond absolu. Par quel mystère atavique, des géniteurs casaniers, étroitement propriétaires et paysans d'aspirations, avaient-ils pu donner le souffle à cet essentiel nomade au masque de Sarrasin, à ce profond révolté trouant le gris tableau de la société de son profil méprisant et cruel de gladiateur sans glaive ? Et comment, après toute la colère mise par le monde en son œil, ce réfractaire avait-il pu regarder tendrement l'être humain devenu aujourd'hui sa compagne ?

Elle, fille d'artistes, pour ce qu'elle marquait dès son jeune âge une liberté étrange de rêves, avait été par ses parents bourgeoisement maltraitée. Une obscurité se lisait en ses papiers de naissance. Pubère, on l'avait exilée de la maison et fait partir, lotie d'une éducation de poupée à la mode, en des pays lointains et sauvages, pour y trouver sa vie. Là-bas, elle avait vécu de domesticité, tout en se revendiquant de beauté ; mais ce ne

pouvait indéfiniment durer, sa pensée ardente étant de diamant infrangible et son cœur droit de palpitations ambitieuses. Elle était revenue vierge à Paris, après des ans et des ans d'abandon à l'étranger et nonobstant son imagination toujours prête à aimer, qui s'était repue d'amour et qui en avait encore faim. Obligée d'y errer solitaire, dans ce Paris, parmi la prostitution et sous l'insolence masculine, elle n'avait cependant accepté de faire, à l'instar de ses sœurs de délaissement, son charme vénal. Soucieuse d'une unique coquetterie intérieure, sensible à l'excès et maladroite, et croyant à toutes confidences de bonté, l'abus qu'on fit d'elle, en les ruelles du vice, n'était allé cependant jusqu'à la matériellement polluer : sa stellaire ingénuité, incroyable dans autant de finesse d'esprit, avait, par soi seule, défendu son corps, et cela jusqu'à ce qu'elle se fût, autour de ses vingt-cinq ans, rencontrée avec un poitrinaire qui, mourant peu après, l'avait laissée dans l'amertume insurmontable de souvenirs copulatoires. Puis, ç'avait été un philosophe altruiste de médiocre virilité qui l'avait possédée, étonné et curieux, pour la chasser un

beau jour, par crainte de pauvreté. Bref, elle avait dépassé sa trentième année, lorsque, ainsi que nous l'avons raconté, le hasard la mit en contact avec le compagnon actuel.

« Elle ne m'a jamais menti... elle ne saurait me mentir... Elle est mon reflet en douceur, le meilleur de mon âme... », se disait, ce jour-là, celui-ci atterré et insistant d'imagination.

Interrompant sa toilette, la femme, à ses pieds, vint s'abattre, avec l'impression nette qu'elle venait de se perdre à jamais, qu'elle venait de le perdre, lui, son amant et son père, par cette fatale phrase tireuse de la menace glacée d'une lettre d'avis au commissaire de police. Elle savait la rancune nourrie par le révolté à l'endroit de la magistrature et le mépris où il tenait les opprimés assez inconscients pour recourir à la Loi. Il fallait, pour ainsi décider, qu'il n'eût plus conscience de soi-même ; il fallait qu'il fût devenu fou...

— Pardonne ! pardonne-moi ! » implora-t-elle avec extase. « Tu sais bien que, malgré la pauvreté, jamais je

ne me suis sentie aussi heureuse que sous toi. Je veux vivre, je veux vivre tant que tu vivras ! Tu sais bien, tu sais bien, mon maître, que je dis vrai, que je ne suis pas une menteuse, que je ne sais point mentir... Tu sais... tu sais que même la gêne, avec toi, me satisfait, et que rien ne peut me faire fuir la joie de t'aimer...

— Je sais, je sais. C'est vrai : tu ne sais point mentir. Oui. Non... Mais, tu ne m'as jamais menti... »

III

Il ne donna point suite à sa décision d'épistole à l'adresse policière ; plus de calme et la vision atténuée lui ayant fait envisager la chose comme, en effet, une lâcheté et une indignité égoïstes. Mais, à partir de cette journée, la fenêtre du logis fut par lui gardée constamment close.

Moins que toujours, dorénavant, il laissait seule sa

compagne, doucement résignée par le remords.

On était au mois de juillet d'un été exceptionnellement torride. L'air de cette chambre de sixième, à couverture de zinc donnant en plein midi, avait une chaleur suffocante d'étuve ; il ne se renouvelait et rafraîchissait que de longs temps à autres, par la porte ouverte sur un obscur palier et face à des latrines peu et mal nettoyées, d'où arrivaient d'infects effluves d'ammoniaque et de matières en décomposition.

C'est dans cette peste cuisante que, ruisselants de sueur, rongés, qui d'effroi, qui d'amour, rongés de vermine et de faim, diarrhétiques, ils se respirèrent durant des jours solennels de presque mutisme et de presque inaction.

Dès qu'elle partait de ses bras pour aller languissante, sur le lit en tumulte et de linge répugnant, pleurer à voix de cygne mourant, il s'adossait contre la croisée, gardien, immobile et hagard.

La tragique et fixe pensée à dénouement judiciaire

poursuivait sa corrodante, explosive et éclatante action.

Cette idée, désir de suicide, elle ne pouvait pas ne pas l'avoir eue; elle ne pouvait pas ne pas l'avoir. Ce qu'elle disait, nécessairement et toujours était le reflet de son penser, un reflet ingénu, fidèle, même en ses contradictions les plus péremptoires. S'illusionnant par sa propre et fatale sincérité, elle ne s'en rendait point compte, l'enfant! Mais cela était, indubitablement, latent et virtuel, soit! et ne demandant, n'appelant, n'attendant qu'une occasion pour s'agir; mais cela était, allait se produire, se produisait... Cette vie à laquelle, dans sa franchise, elle disait tenir près de lui, sans doute n'était qu'aspect de la mort appétée. Pourquoi ne se plaignait-elle de la faim? Pourquoi n'était-elle dolente que lorsqu'elle lui disait : « Père, je t'aime; serre-moi dans tes bras, fort, fort, fort »? Quand elle les quittait, ces bras, pour aller, en pleurs, baiser et étreindre les draps et s'y crispier, n'était-ce pas son linceul à quoi elle s'abandonnait? Et cette satisfaction de pâlir marquée au regard, fréquent et comme impatient, de son miroir;

et la béatitude de son sourire à la vue de ses mains s'amaigrissant, diaphanes et déjà livides; et ses yeux d'outremer, complus fermés dans l'orbite s'excavant de ténèbres! Tout cela, oui, tout cela ne l'attestait-il pas, son goût de la mort?

Ainsi, dans une épouvantable mathématique d'hallucination, il ratiocinait; cependant que les sanglots de l'adorée mouraient doucement, et qu'elle revenait, à jambes flageolantes, pour se reblottir dans son sein.

Il se voyait au baigneur. Clairement, il avait ouï un craquement de crâne, sans pouvoir comprendre si c'était d'elle ou de lui.

Puis, il n'osa plus la presser de ses bras. Il l'obligeait à garder ses yeux ouverts, où plongeaient les siens, infernaux de conviction. Il lui arrivait de tâter son occiput, comme pour vérifier si la chère tête n'avait pas été crevée par le rebord du trottoir et si la matière fluide, chaude et visqueuse de la cervelle ne s'en écoulait pas, à travers l'or de la chevelure...

— Tu ne m'as jamais menti! »

Le soleil impitoyable continuait de darder son feu insolite sur le zinc du toit.

Des jours longs et lourds s'étaient, dans cette horreur, succédés.

Depuis cinq de ces jours, leur bouche n'avait absorbé d'aliments ; depuis trois, ils n'avaient dormi.

La louve Misère battait la queue.

On était à la fête catholique de l'Assomption.

La nuit précédente, la femme, presque un squelette, une ombre, avait eu, éveillée, un sublime songe, suscité, sans doute, par la fièvre de son inanition. Elle s'était vue dans un pays impossiblement lumineux de fraternité et d'harmonie. Les hommes, comme les femmes, y étaient immortels et ailés ; elle était leur mère ; elle les avait tous conçus avec ivresse, sous les caresses de son mâle terrible et bon, qui rayonnait de paix forte et d'abondance ; et ses mamelles coulaient intarrissablement, nourrissant tout, tout, jusqu'à la faune, jusqu'à la flore, immortelles elles-mêmes et dont les hommes n'avaient plus besoin pour se nourrir. Au-dessus de ce pays, de prodigieuses et chanteuses constellations

valsaient en communion de bonheur. Au loin, derrière eux, par delà l'horizon rythmique, elle avait auparavant senti le cauchemar du passé, de leur passé d'efforts stériles et de deuils, se tordre agonisant parmi les flammes de Paris cruel, dont eux-mêmes avaient allumé l'incendie.

— Comme c'est beau ! Que tu es juste, mon dieu ! » avait-elle chuchoté avec extase aux oreilles de l'homme, vu, en songe, la baisant à jamais, mais qui, en réalité, subissait d'elle une invincible horreur.

Ce qu'il avait entendu de ces paroles, lui, c'était une joie irrémédiable de suicide. Pris lui-même de fièvre famélique, il frissonnait depuis lors ; mais c'était plutôt de crainte, de la crainte égoïste de cette justice humaine qu'il abhorrait. Il demeurait là, en la couche infecte, de plus en plus énormément accoudé, gardien et hagard, sur le corps décharné et fuyant de celle qui jamais n'avait menti...

A midi, tandis que l'heure mêlait la rigidité de ses douze coups aux vibrations glorieuses d'un angelus ondulé, après un tumulte de fenêtre qu'on ouvre et de

corps s'y penchant, il crut entendre distinctement le craquement d'un crâne venu s'abattre sur le rebord du trottoir de la rue de la Folie. Alors, il se dressa, ne vit plus rien de la réalité ; ni qu'il était fou, ni que sa compagne venait d'expirer de faim, ni que le propriétaire de l'hôtel, inquiet — à la fin ! — par les étranges miasmes se répandant de leur chambre dans l'escalier, était là, venant d'ouvrir la croisée.

Il sauta du lit sordide, où la morte reposait dans un ineffable sourire. Et, par la porte demeurée ouverte, il disparut, avec des titubations accélérées, en la descente des étages, pour s'enfuir à travers les rues, où, presque aussitôt, des sergents de ville l'arrêtèrent.

Aux faits-divers, le lendemain, les journaux relataient un nouveau *drame de la misère et de la folie*.

PROLOGUE



L'ARBRE DE MON DESTIN

Dans le passé, rien que remords.
Pour le présent, pas une obole.
Le futur, c'est un discobole
Me visant de guignons le corps.

Saurai-je, en ce cas, mettre un mors
Au libre jeu de ma parole ?
Dans ce passé rien qu'en remords,
Par ce présent sans une obole,

Il m'en est vraiment trop né morts
D'espairs, dont feuillage est symbole.
Aucun fruit d'aucune corolle
Ne doit poindre aux rameaux de torts
D'un tronc de temps tout en remords.

I

A STÉPHANE MALLARMÉ

Grand œuvre d'idéal et cordial monument,
Le POÈME, au fini chanteur de son mystère,
Est un miracle où l'âme en feu se désaltère
De ses fluants reflets complus de diamant.

Sons et couleurs, parfums, formes, expressément
Confondus pour un nombre envolé de chimère,
Sur le verbe ainsi chair, du bas de l'heure amère
Projettent dans l'espace un reposoir clément,

Il conçut Dieu, qui créa l'homme ; la nature
Toute fleurit l'essor de son architecture
Aux murs de strophe illuminés du mot-vitrail,

Et de son vers le bloc s'avivant de peintures
Fut, d'un style, gravé par plus ardu travail
Que le carrare de triomphantes sculptures.

PEINTURES

A Maximilien Lucc.

I

Dans le demi-jour blond du paravent rougit
La discrétion prude. Hélène, dégrafée,
S'y dévoile en s'aimant ; puis, telle qu'une fée
D'un songe, radieuse et grande elle surgit.

Vers la table, sur un tapis morose et pâle,
Elle porte ses pieds gais comme des oiseaux ;
Et c'est un nénuphar sur de dormantes eaux,
Son corps, dès qu'il s'érige enveloppé d'opale !

Les flots de ses cheveux, lourds serpents noirs et fous,
Déroulent leurs anneaux sur sa gorge replète,
Rampent vers le pic brun de monts où se reflète
L'émoi rosé d'un noble cygne aux frissons flous.

Son front d'ivoire, dans l'auréole d'ébène,
S'alanguit d'un penser égoïste d'orgueil,
Cependant que mi-clos, intérieur, son œil
De jais en un long rêve ahuri se promène.

Hautes et méprisant la douceur des baisers,
Ses hanches bordent un vaste lit de luxures,
Convoquant l'acuité de farouches morsures
Et la féconde ardeur des contacts embrasés.

Pourtant, dans l'atelier où des senteurs d'essence
Tamisent les divins effluves de la chair,
L'artiste voit d'un œil immarcessible et clair
Poudroyer l'éclat chaud de cette déhiscence.

II

Tout à la vanité de son labeur ingrat,
Abstrait dans un effort préjugé de lumière,
Il peint, avec des tons touchés en la manière
Qu'il faut, ayant des ronds de bras pour l'apparat.

Le chant qu'une formule entonne dans sa tête,
Air convenu, grimace d'art, canon vénal,
Le fait sourd à l'appel vraiment original
De tant de beauté vive en instance d'esthète.

L'œuvre apparaît : c'est une antique fiction
Amadouée au point goûté des imbéciles,
Chalands officieux de ces toiles dociles
Qu'on encadre d'or fauve avec dévotion

Et qui vont, selon qu'est logeable leur volume,
S'accrocher au musée agnat du Luxembourg,
Chez un Petit central, un duc de grand faubourg,
Ou bien aux lieux où la sénilité s'allume.

Et l'auteur en aura beaucoup d'or ; il sera
Par tout ce que Démos a de légal dandysme,
Institut, Légion d'honneur, — gloire et civisme ! —
Promulgué maître incomparable et cœtera.

Mais toi, Vinci, dont la maîtrise est sans seconde,
Sous l'outrage clamé de la comparaison,
Par Monna Lise tu souriras, de raison
Toujours mystérieuse, à travers la Joconde.

III

O le jour s'irruant du vitrage profus
Parmi les bibelots du mobilier étrange !
Il semblerait, tant il est vif, qu'il les déränge
Et qu'ils vont se heurter en un ballet confus,

Où toutes les couleurs de toutes les brocantes,
Occident gris, Orient roux, composeront
L'orchestre singulier dont, là-bas, rougiront
Les plâtres de silence en l'ombre des soupentes.

Soudain les grains du timbre électrique ont stridé.
Hélène court à son abri de blond mystère.
L'huis bâille et donne accès à la laideur austère
D'un homme monoclé, sanglé, renté, ridé.

Il s'avance nimbé d'importance critique,
S'assied, ratiocine, esthétique. Les veaux
Sevrés n'ont jamais eu de meuglements plus beaux
Que les bravos de sa voix apologétique.

Il a le groin sinistre et glabre du cochon ;
Nul de ses gestes n'est sans évoquer l'étable ;
Et, lorsqu'enfin il sort, son ventre épouvantable
Secoue un rire affreux de béliet folichon.

Car, fouillant les senteurs dominantes d'essence,
Il a humé les frais relents de cette chair
Qui laissait l'œil de l'autre insoucieux et clair
Devant l'émoi de sa splendide adolescence.

O SALUTARIS HOSTIA

Confident subtil des mystiques hystéries,
L'encens, dans le silence et la moiteur du soir,
Chuchote seulement aux ors de l'ostensoir
Le rut spirituel des vierges chairs flétries.

La nef enténébrée, où la foi vint s'asseoir,
Exalte le mystère au chœur des rêveries ;
Et l'hostie irrorée, emmi ses pierreries
Devêtant le symbole, aux vœux de l'encensoir :

« Vois ma chair et mon sang », dit-elle, « bois et mange
A mon divin corps d'homme, âme, et tu seras ange. »
C'est alors qu'en l'espace élargi du lieu saint,

Coupant les oraisons brûlantes des ascètes,
Se taisent, mariés à des plaintes discrètes,
Comme de gros baisers d'Enfant-Jésus au sein.

FUNÉRAILLES

A Charles Weiss.

Bon enfant éploré d'une mère en allée
Au gouffre pacifique et redouté de mort,
J'ose attester, ami, que vos larmes ont tort
Si Son âme subsiste en vous bien installée.

Dans Elle elle passa, cette douce âme, ailée
De justice, d'amour, de beauté. Son essor
De solidaire effort vers ceux que tord le sort,
Pris des cimes, restait fidèle à la vallée ;

A la vallée en deuil où maint regret debout
Se remémorera Son front, Sa bouche, tout,
Par vous mieux que par un sculptural mausolée.

De profundis ad te, donc, toujours oyez près,
En le vouloir de la détresse consolée,
Chanter Sa voix verte à jamais, tel un cyprès.



VIERGE SLAVE

La neige de sa fleur splendide
N'est ce que d'elle pur j'élus,
Mais bien ses regards résolus.
Je fus, un temps, sous son égide.

Son front de sagesse candide
Gardant maint pli de livres lus,
Ce sans plus fut à quoi je plus.
Son cœur me demeura frigide.

Elle venait du Nord, d'un nord
Où, livides, les ours de mort
Tachent la blancheur des campagnes.

Ses vœux, steppes de chasteté,
Loin du potager des compagnes,
N'allaient qu'en abstraite bonté.

MYOSOTIS D'ADIEU

Je pars, ma bonne amie ; et voici que mon cœur
Saigne de façon mal exquise à la pensée
Le transperçant comme un poignard que, délaissée
De votre bon égard, mon âme votre sœur,

Vous toute même et trop car je reste obsesseur
Nonobstant le refus de raison sciencée,
Va boire en route, ô fatidique fiancée,
Le voulussiez-vous point, au calice moqueur

De votre lys d'oubli la mort de ses ultimes
Espoirs chéris de paix : impeccandes victimes,
Ces âme et cœur que le malheur excoria

Et — ce m'est remembré d'une main la riposte —
Que vous n'aspiriez pas à voir, ô Maria,
Expirants sur votre dédain en holocauste !

SPHINX

Pourquoi donc tes grands yeux radieux, où s'affine
L'azur, s'ennuient-ils d'un remords du passé
Et ne mirent-ils plus le délice oppressé
De nos deux cœurs battant un parmi l'aigrefine

Horreur des ambiants débats ? Crois ou devine
Et recorde — veux-tu — que si te trahissait
La terre bonne au fond, c'est, ô rêve offensé,
Que tu ne la compris selon sa loi divine.

Ton âme, cette mer d'hystériques candeurs
Emue au moindre vent jusqu'en ses profondeurs,
Ravale les lichens qu'elle vomit aux grèves.

Son flux a des santés lumineuses de ciel,
Mais son reflux éplore en des ténèbres brèves
La rancœur d'un sang glauque et pestilentiel.

LA VOÛTE

Si tu pleures, là-bas, dans le flot des clameurs
Dont la clarté s'irise aux ombres de ma cage !
Sur mon seul souvenir choient-ils, tes pleurs calméurs,
Blancs remords d'un péché que l'exil noir saccage ?

Si tu ris, oublieuse un peu trop du présent
Où geint celui qui toi fut mieux que ton toi-même !
L'émail de ta denture est-il aussi luisant
Qu'aux jours où tu riais ce triomphant « il m'aime » ?

Si tu chantes ! C'est-il cette chanson d'été
Dont, un soir d'abandon, je ciselai l'extase ;
Où, nostalgique au loin de ton impureté,
Se crispe mon délire au rythme de la phrase ?

Si tu marches ! Ton sein surveille-t-il mon cœur
Danser mesurément une polka de joie ?
Lorsque ta jupe s'enfle, un vaste pli vainqueur
Précède-t-il mon pas, dans son rêve de soie ?

Si tu te couches, lasse ! En entr'ouvrant les draps,
Frissonnante vois-tu, vers tes nudités mates,
Bâiller l'étau d'amour résolu de mes bras,
Dont elles garderont l'azur des bons stigmates ?

Si tu dors ! Songes-tu que mes baisers sont là,
Multipliés toujours autant que mes caresses ?
Leur réponds-tu, bondi, ton strident « ôhola ! »
Pour après t'alanguir en de chaudes paressees ?

*
* *

O qui donc, pitoyant ma hantise de toi,
Sorcière dont la lèvre épanche des toxiques
D'habitude, qui donc écroulera le toit
Où mon esprit s'enrage à tes laideurs magiques ?

O qui donc, pitoyant mon vouloir submergé
Par ton philtre gluant de voluptés infâmes,
Qui donc, ami pieux ou puissant étranger,
Dispersera mon igne aux quatre vents des femmes ?

*
* *

Si tu travailles, seule, au sortir du sommeil !
Quand l'aiguille a piqué ta chair qui s'ensanglante,
M'appelle-t-il, le cri de cet émoi vermeil,
Pour que je suce avec bonheur la goutte lente ?

Si, soudain, s'est fixé ton œil, sinistrement !
— Immobile et réfrigérée en ta statue,
Vois, mais vois donc l'horreur de ta pensée où ment
La vision de moi s'expirant, qui te tue.

VERTIGE

J'ai voulu plonger jusqu'au fond dans ta chair,
Front bas, pieds joints, tout ; et j'en suis revenu
Sans moi, rien qu'avec encor de derme cher
A soi trop assez pour s'aimer vil et nu

Sous l'âcre épreinte du jeu de ta chair nue,
O panthère aux plasmatures de vachère !
Pour s'aimer vers toi, bien haïe et connue
D'abord comme ensuite et toujours, en enchère,

Si que, des baisers d'un bain de chair mieux cher
De retour, je voudrais plonger dans ta chair :
Le démon de Poe et qu'Eve avait connu,

Ce soir de sang, vêt de bourbe maraîchère
Ses replis d'appel senestre sur ta nue,
O vachère à redondances de bouchère !

LA BELLE FEMME

Sous l'exact jersey bleu qu'ample sa gorge crève,
Toute elle m'apparaît, avec sa majesté
Grasse, comme un royal fruit d'amour dont mon rêve
Morbide exprime et suce un sur jus de santé ;

Et comme un lac de chair, lorsque sur le lit, grève
De toile fleurant bon, s'épand le flot lacté
De ses molles lourdeurs qu'un vent de volupté
Gonfle et fait déferler ardemment et sans trêve !

Aussi quand près de moi, fiers et rythmant son pas,
Passent paradoxaux ses fluctuants appas,
Mon masque se rougit d'une pudeur intense,

Et, de la nuque aux pieds, m'érode le tourment
Sanguin d'un fol prurit qui noie en sa tentance
L'anémique Voulu de mon affinement.

LE PONT DU DEPIT

I

Au rendez-vous, sur ce pont où le frisson erre,
Je fus hier ; et j'y sombrais dans le brouillard.
Parfois la nuit houleuse, en le croissant lunaire,
Laisait voir un profil de satyre paillard,

Quand, de Paris émoustillé dans la pénombre,
Un million de voix m'arrivaient dire bas
L'ironique refrain d'embrassements sans nombre.

— Pourquoi ne venais-tu donc pas ?

II

D'abord ma passion, buveuse inassouvie,
S'enivra d'un joyeux apéritif d'espoir.
Je me sentais mourir le cœur d'excès de vie,
Dans l'évocation instante du beau soir

Où, l'être secoué par un délice immense,
Pour la première fois je refermai mes bras
Sur votre déité conquise à ma démence.

— Pourquoi ne venais-tu donc pas ?

III

Et la Seine, à mes pieds, entraînait en silence
Son flot tragique vers les lames de la mer ;
Le vent funèbre, avec des hurles d'insolence,
Bousculait les flocons du brouillard dans l'éther !

Sur l'horizon hanté d'ombres phosphorescentes
Je me tendis, au guet de chaque bruit de pas :
Rien de vous n'émergeait des visions passantes.
— Pourquoi ne venais-tu donc pas ?

IV

Soudain l'airain tinta, tinta, tinta dix heures
Aux campaniles, aux beffrois, crevant les cieux,
Brisant l'espoir, tandis qu'allant vers leurs demeures
Des couples satisfaits passaient facétieux.

Ce fut alors fatal. Les dolentes idées
M'inondèrent l'esprit, tant qu'aussitôt ce glas
Ma rancœur se fondait en larmes débordées.
— Pourquoi ne venais-tu donc pas ?

V

Puis la réflexion hagarde, avec ses limes,
Façonna cette angoisse où, chu le dernier pleur,
Vint s'installer le spleen qui par ses deuils intimes
Acière de poisons les glaives du malheur.

Comme, front bas, je le scrutais de regards fixes,
Le fleuve apitoyé m'indiqua le trépas
Glaucos des immergés au royaume des Nixes...
— Pourquoi ne venais-tu donc pas ?

VI

On ne meurt pas toujours quand on se suicide,
Madame... Un ciel pâmé d'aurore exquisément
S'étirait par delà les toits, qu'il élucide,
Quand la raison survint. Or, je ne sais comment

Cela se fit : rentré bien seul, close ma porte,
Dormant enfin, sur la blancheur tiède des draps
Vous m'appar tes froide et, plus qu'un marbre, morte.
— Mais pourquoi ne vintes-vous pas ?

VII

Aujourd'hui, tout le long des heures, sur la table
D'honneur j'ai disséqué mes souvenirs de vous ;
Et, comme la substance en était détestable,
Ces tronçons de cadavre ont rejoint les égoûts.

Dès à présent je cours, léger du sacrifice,
Rire de l'âme vers de plus constants appas,
Il en est, décorant un moindre maléfice.
— Mais pourquoi ne vintes-vous pas ?

VIII

Traîtresse ! Désormais, sans qu'un cil ne me bouge,
Je fixerai l'astre défunt de votre corps.
Si votre face alors se colorait de rouge,
Je n'y verrais que le mensonge du remords ;

Car, putain, vous avez à ma chaleur sincère
Trop servi de la farce amoureuse en repas.
Il ne faut plus, démon, que ta griffe m'ulcère.
— Mais pourquoi ne venais-tu pas ?

IX

Pourtant sur toutes les splendeurs de la nature
J'avais élu ta chair de robuste clarté,
Lac d'ambre où mon vouloir, érigeant sa mâtüre,
Arrimé de vigueur, voguait en volupté ;

Où mon désir, barrant avec d'énormes fièvres,
Les nuits d'orage, sur un ciel lourd de soulas
Étoilait tes deux seins mieux phare que tes lèvres.
— O pourquoi ne vins-tu donc pas ?

X

Au vrai, tu ne le pus, venir ; et je rabâche.
Mais, du dépit ce pont de pourquoi est franchi,
Pardonne : voici que s'assied en mon front lâche
L'effroi du songe eu, ce matin mal assagi.

Tu vis. Je t'aime à me tuer pour toi, cher ange !
De n'être hier au rendez-vous tu regrettas ;
Et, demain, sur mon cœur coupablement étrange,
Je t'aurai Mienne. — N'est-ce pas ?

L'ESTOMPE

Flou mieux que n'est pas un Lancret,
Se devrait d'être ce portrait :
— Son souris est une allégresse
Où, distraite, dort la détresse
Lointaine d'un bonheur discret.

L'alambic de son œil bistré
Concrète une onde de paresse
Dans l'éveil d'or d'un vin abstrait,
Flou.

Est-ce la neige d'un regret
Qui choit sur l'estival secret
De sa mine tant charmeresse ?
O renaître sous sa caresse,
A fin d'un trépas de tigre et
Flou !

MADRIGAL

L'éclair pers de vos yeux, plus noirs
Que même l'horreur de ma vie,
Suscite en mon âme allouvie
Un renouveau fleuri d'espoirs,

Espoirs d'aimer et d'où bon être,
Mais rêve avec d'éterniser
Dans l'absinthe du seul baiser
La famine de vous connaître.

O l'orgueil de ces seins mûrés
Par le corset d'acier qui ploie !
Leurs lactescences où se noie
Le vœu de mes sens attirés !

Et le galbe altier de ces hanches
Que surligne précisément
La lourde jupe s'endormant,
Frôleuse de cuisses que blanches !

Et l'enfer donc de ce mollet
Damnant autant que ma caresse
Projetée envers la paresse
De ton col si bel et replet !

— Aime-moi t'aimer ? — que je lave
En leur los de perversités
Les suicides cruautés
De mon désir fauve de lave...

L'éclair pers de vos yeux, plus noirs
Que même l'horreur de ma vie,
Suscite en mon âme allouvie
Un renouveau fleuri d'espoirs,

Espoirs d'aimer et d'où bon être,
Mais rêve avec d'éterniser
Dans l'absinthe du seul baiser
La famine de vous connaître.

AU CAVEAU

Dans la brume de ce sous-sol
Puant et hanté d'imbéciles
Béants, requis par les dociles
Amours acquises pour un sol,

Tu triomphes en parasol
Au-dessus des crânes faciles
Que pourtant jamais les bacilles
De ta chaleur de girasol

— O Sappho, cantatrice ardente
Cy rappelée en incidente ! —
N'alanguiraient comme le mien

Qui t'est conquis sais-tu, maîtresse ?,
Et qui glouton doit mieux qu'un chien
Pourelécher ton pel de tigresse.

LA REVANCHE DES CORROMPUES

A Gustave Bridier.

I

Bon homme, rien n'est mieux que telles adulées
De haine affolées
En Issoudun soient fusillant au cœur
L'adulateur.

Mais d'autres à Paris sont, et grand est leur nombre,
Loin du meurtre sombre
Qui se vengent bien, quoique doucement,
De l'inclément
Par l'amour menti fol et qu'à chaque amant verse
Leur langueur perverse.

Nous les contemplons, ces beaux lys brisés,
Alors blasés,
Atisant de baisers en spirale la flamme
Dévolue à l'âme
Végétale de ces messieurs bien mis
Tenus soumis,
Comme de bas toutous par l'appeau d'un sein rose,
Redoutable chose !
Et qu'une quenotte âpre, sans souci
Et sans merci,
Rongera tout entiers au propre et d'héritages
En de sûrs chantages,
« Ah ! ballants gallants, Don Juans, Artabans,
Pédants probants,
Bonimenteurs, offreurs de monts et de merveilles,
Vos fois sans pareilles,
Après nous avoir arraché l'honneur
Et le bonheur,
Nous ont été tout aussitôt des infidèles ?...
A nous ! », disent-elles.

II

Et cependant qu'ils vont vidés, suant le pus,
Plonger leur déshonneur de misère en cloaque,
Elles, joyeuses, dans l'Eden parisique
Se prélassent les nerfs de vengeance repus.

Loin des amants maudits dont le torse velu
Piquait leur derme en fleur de rubis ébriques,
Elles goûtent les longs spasmes démoniaques
Ardant au moite seuil de leur centre pollu.

En les voyant passer, Nous, les loyaux, les mâles,
Férés dans notre orgueil qu'elles gardent leurs râles
Pour le baiser du sexe au contraire de nous,

Nous empourprons nos fronts de hontes solidaires.
Le remords âtrement corrode nos cœurs fous ;
Et nous courbons le dos. — Nos dos de dromadaires !

ORCHESTRE

Tu pleureras, décuple orgueil des doigts adroits
Insérant l'impudeur de leur caprice au ventre,
Ce dont incarnat meurt l'alme lys de cet antre,
Dès qu'a claqué le fouet d'Eros poussant ses droits.

Au piano des aines d'or vibrant en centre,
Si d'argent un giron larmoie, auquel tu crois,
Et qu'étouffe, étranglé par les sanglots qu'il rentre,
Le jeunet icoglan vainqueur des jeunes rois :

Accompagnés des violons du psychopompe,
Par les cieux de Lesbos, vos brefs chagrins d'estompe
Proche Sodome mauve iront en gris flocons

Sourdiner la rousseur des éclats mal prolixes
Du trombone inspiré d'Antinoüs abscons
Bramant un rire, de sa langue aux seuls préfixes!

VOTRE DAME

I

Ta femme ne vaut pas qu'on la veuille jolie,
Moderne Adam qui l'orne comme vœu mystique,
Sur ce fragment de nous érigeant le portique
D'un temple fastueux sans style de folie !

Même son sacrifice, en la rancœur polie
Du deuil d'elle, en ta foi borgne de bon sceptique,
Pour pleurs n'équivaudrait celui de ta boutique,
Négociant Adam haussé par la poulie

Des poivres, qui sont mieux excitants de luxure
Que le plus chaud baiser, la moins molle morsure
De cette Eve sans flanc ni mamelles de mère,

Faux rien de chair germé dans le limon factice
D'un enclos où la flore est toute douce-amère,
N'a de parfums d'odeur, n'a de vertus de vice !

II

D'amante convenue épouse : ce serait
Une inutilité vitrinable d'objet
Qui marche, ciel ! et jacte en aigreurs au sujet
De tout sans y devoir, encombre de son gré

Le champ de nos calculs, irritant d'un regret
L'horizon tôt trahi du dormeur préjugé
Où tu la garderas, sot Adam qu'à cœur j'ai,
Fervent en lâches patiences de malgré.

Un avorton n'ayant pâture à son corset,
Si, grâce aux seins d'une autre, un fils te florissait,
Tu la verrais, ton Eve, extravaguer l'orgueil

De chiffons sur la peau morne du bébé vieux,
Qui, victimé d'empois, s'en irait au cercueil
Par un soupir vers la nounou, sa maman mieux.

LION LAS

Un jour, Il contempla l'Apollon Sauroctone.
La veille on eût pu voir sa masculinité
Dans le sein matronal, bien qu'il fût dégoûté
De l'atone bonheur par sa vigueur atone

Rencontré désormais au jeu de sa lionne.
Et le beau dieu de marbre, avec sa nudité
Vaguement sexuée et la fluidité
De ses lignes, en lui depuis vit et rayonne.

Ephèbes adornés des siècles révolus,
Bréhaigne extase des amours qui ne sont plus,
Sous le commandement du pâle dieu chrétien,

Aux faibles de ce temps que flammes délétères,
Allez-vous dévoiler à ce fort vos mystères ?
— O Socrate, Platon ! O Néron, Hadrien !

III

POINTE-SÈCHE

A Charles Cotard.

L'orde Misère au front nous crache
Les tumultes des désespoirs,
Nitieux crachats gluants et noirs
Corrodant l'homme sous leur tache.

Elle aplatit le plus bravache
Avec ses honteux laminoirs.
L'orde Misère au front nous crache
Les tumultes des désespoirs.

La conscience — qu'on le sache ! —
Est vague dans la faim des soirs
Sans toit. Or, l'oubli des devoirs
A la dignité nous arrache.
L'orde Misère au front nous crache.

EAU-FORTE

A Séverine.

Nu dans le clair obscur d'une mansarde nue,
La tête surplombante et jaune de hâleurs,
Un torse humain s'affaisse. A travers les pâleurs
De la peau faiblement l'ossature remue.

Auprès du matelas gris, indistinct, qui mue
Et saigne des varechs — solidaires douleurs
Des choses ! — ses haillons humides, tout en pleurs,
Se tordent, miasmant l'air d'une vapeur ténue.

Sourdement ses boyaux geignent d'être râclés
Par la faim ; et, tandis qu'il meurt, des affolés
Par l'orgie en chansons exultent, dans la rue :

Sarcasme impitoyable ! En ses traits dévastés
Vient grimacer alors la révolte qui rue
Les rages du Besoin sur les Sociétés.

FUSAIN

A J-F. Raffaëlli.

Las de s'acheminer aux dénûments complets,
Aplatis sous le faix d'atroces somnolences,
D'ici, de là, sur le bitume aux verts reflets,

Par tas ils stagnent noirs, sinistrant les silences
Gras et nitides de leurs râles catharreux.
L'ombre sur ces comas épand ses pestilences.

La pluie et l'ouragan et la rafale entre eux
Devisent d'adhérer leurs vastes ironies
Au malheur sans déclin de tous ces malheureux

Qui, le jour, traîneront leurs lentes agonies
Parmi la boue inexorable, sous la faim
Où se crispe le poing d'angoisses infinies.

C'est la nuit dans la nuit après la nuit, sans fin.
Car ténébreux leur fut midi, ce clair mystère
Pour l'opulent repu que drape un tissu fin.

Au hanap de leurs deuils, sans que se désaltère
Le guignon, ils ont bu le cordial des espoirs,
Mais non sans de sourds toasts au crime réfractaire.

Or, voilà que l'orgueil en proie aux laminoirs
S'indique des réveils d'énergie oubliée.
Des feux de haine ont éclairé les faubourgs noirs.

Aux armes ! La détresse, une, multipliée,
Compacte, va marcher aux revanches par bonds,
Dans un crépitement de banque incendiée

Allumant le courage enfin des Vagabonds.

LES ARRÊTÉS

A Jean Richepin.

Sous l'enchevêtrement des voûtes maçonnées
Qui pèsent d'une Cour d'Assises sur l'effort
Calme du marbre roux de colonnes où dort
La confiance en soi pour de quantes années ;

Dans l'ennui d'une crypte à frises de granit,
Hivernale, éplorant la neige du salpêtre
De tous ses murs en deuil, où jamais ne pénètre
Le soleil retenu là-haut par Qui punit ;

Vers l'abîme de honte injuste que tu creuses,
O Justice ! — semblant des bœufs menés tuer,
Laid comme des oiseaux en saison de muer,
Rêvent les Arrêtés à mines miséreuses.

Lents, dolents, indolents, turbulents, virulents,
Faméliques repus du poison de la boue,
Plats ou cranes, parmi l'air empesté qui roule
La ténébreuse odeur de leurs sales relents,

Ils sont, — se chuchotant l'histoire de leur crime,
Par couples, gravement se consolant, entre eux
Impavides tantôt, parfois aussi peureux
Des moutons dont la Tour sème l'ignoble frime ;

Cependant que la geôle aux funèbres soldats,
Clefs au poing, par delà les gonds et les serrures
Surveillant l'ord amas de ces haines futures,
Darde son œil passif au cône des judas.

*
* *

Les uns sont des caducs à barbe inculte et jaune,
Vieux pilons de retour surpris, par les chemins,
Obsédant de la rude ordure de leurs mains
Le passant invoqué qui détourne l'aumône.

Insoucieux, sous l'ombre absurde du chapeau
Désespéré qui hoche, inclinant un problème,
Ils supputent des plis crottés de leur front blême
Les jours d'ablutions où va trembler la peau ;

Car très exactement leur logique tardive,
De la progression des jugements connus,
Dirait les ans, les mois à vivre détenus.
C'est que l'expérience arrive, en récidive !

*
* *

D'autres, les plus nombreux, peut-être n'ont vingt ans.
Sous leur beauté d'éphèbe à peine revêtue
D'une nippe d'azur, la santé s'évertue
A dilater un torse aux souffles de printemps.

Leurs muscles vont grandir en délétères plantes
Dans la serre sinistre où pousse l'assassin ;
Leur sève aspire au sang, et malheur au roussin
Rué sur ces splendeurs de floraison troublantes !

Ce sont les mecs ; ceux dont les âcres sobriquets
Creusent des ex-votos aux parois des tinettes,
Rouquin de la Maubert, Julot des Epinettes,
La Terreur du Canal, même Totor des Quais :

« Mort aux bourriques, mort aux vaches, mort aux tantes !
Courage et du sang ! » La casquette à haut turban
Couronne bien l'orgueil de meurtre surplombant
La vie intense de leurs veines éclatantes.

Ils s'écoutent conter leurs surprenants hymens,
Col affaissé, marchant comme à la guillotine
Dont l'incisif éclair à les hanter s'obstine :
Rêve mal entendu des tragiques demains !

La femme du Rouquin, turbineuse et bonasse,
Apporte trente sous à l'homme chaque jour ;
Même Totor par sa colombe est tour à tour
Assisté de vingt rends, d'un litre de vinasse ;

Tandis que furieux, jurant de la mater,
Terreur lâché, fauché, rugit vers sa marmite,
Et que Julot navré, boitant d'une adénite,
Geint vers sa grosse Irma qui s'est fait arrêter.

La plupart ont été pris lors de belles rixes
Entre copains, contre les flics et les rupins,
Où, négligeant les coups de tête avec les paings,
Ils enfonçaient dans de la chair leurs lames fixes.

Peu, sur leur nombre, sont ceux en d'autres délits,
Qui pour avoir volé, qui pour l'avoir filée.
Et leur cynique vœu, d'unanime envolée,
Guette aux ventes d'amour. Ils s'y voient établis !

*
* *

Vaquent les pègres, seuls. Têtes sans effigie,
Mais dont le vague masque, à la clarté des yeux
Très mobiles, pétille ; inquiétants et vieux
Sans âge ; froids voleurs de riens (d'une bougie,

D'un paquet de tabac, d'un peigne, d'un citron),
Par hasard maladroits et pincés aux boutiques
La poigne sur le tas, sous les yeux extatiques
De chalands timorés qui l'ont dit au patron.

Nativement retors, lavés de tous scrupules,
Ils rêvent d'endosser enfin de beaux habits,
Pour le cambriolage où leurs vœux sont brandis,
Lequel doit leur dorer la vie, à ces crapules.

Que leur peut être, au reste, un jugement de plus?
Deux mois. Mais ils vivraient bien cinq ans de Centrale,
Pourvu qu'on leur promît la maison magistrale
Au bout, ouverte sur les trésors dévolus!

*
* *

Voici le bon troupeau des fileurs de comète.
Hétéroclite tas de tremblants déclassés,
Cordonniers sans travail, calicots déplacés
Auxquels il n'a fallu, pour qu'on les y soumette,

Qu'eux seuls tuer par les jeûnes insomniés
Des dénûments parfaits de sublime misère.
Vaincus par la fatigue, en la nuit où, las, erre
Encor le cauchemar craintif de leurs souliers,

Tel au trottoir, tel sous les ponts, tel dans l'allée
D'un immeuble, tel en des ruines de maison,
Tous se sont vus traîner somnolents en prison,
Aucun n'indiquant même une adresse meublée.

Ils contemplent mourir le désespoir en eux,
Irréparablement tarés pour l'existence,
En dévorant le plâtre amer de la pitance
Qui leur donne l'oubli des prurits vermineux.

Dédaigneux, après tout, d'où s'en vont leurs carcasses
Par le dédale froid de ce vaste tombeau,
Ils n'aspirent qu'au soir, où dormira le beau
Repos de leur bétail sur d'abjectes paillasses.

*
* *

Un doux poète y fut rêver, qu'un soir d'été
L'on avait vu traînant sa maigreur par les rues.
Ardente, au rythme noir des révoltes accrues,
La Haine chevauchait sa lâche pauvreté,

LA PRISON DU POÈTE

Fenêtre aux barreaux quadrillant de fer
Le rectangle étroit de lumière à franges
Où pâlit l'effroi de rêves étranges,
Lune des tombeaux ouverts par l'Enfer,

Tu sembles, ce soir, un violon clair
Sur lequel, chassant un vol de mésanges,
Rit humainement l'archet blanc des anges
Qui donne à l'espoir le la bleu de l'air.

O dispense-moi, Liberté divine,
Le quiet émoi que la peur divine
En les bruits lointains de ton œil cruel ;

Fais qu'exaspéré de honte infinie,
Aux prévus demains, mon chant virtuel
S'accompagne en ré de ton harmonie.

ORGUE DE BARBARIE

Grâces de ce quatrain, senõr Muffiseca,
Par quoi votre cœur mal rythmique de tendresse
S'afflige de « ne rien pouvoir » à la détresse
Clamant vers lui son air tremblé d'harmonica,

Plainte d'effroi si gauche, hélas ! mais de caresse
Dolente et sanglotante et d'émoi délicat
Certes autant que, sous un doigt de sûre adresse,
Mainte guitare après agape de muscat.

Donc, en l'exil des mets le rimeur doit abstraire
Son art tenu pour merveilleux par vous, confrère,
Sans jamais à ce sort même montrer le poing,

Qu'il rongera, — tel Ugolin, beau de famine,
Fou des compassions ne le bienveillant point,
Dans la tour de Misère où sa chair se rumine.

ÏAMBE

Vivre ! quand la vie est l'inexorable baigne
Où les poètes enchaînés,
Sous la Sottise que l'Egoïsme accompagne,
Traînent le boulet d'être nés.

... Les viscères de l'homme et son front de négoce
Nourrissent de leur venaison
La lâcheté géante au glissement atroce
Qu'on voit commander l'horizon.

Si cet homme parfois dans sa honte se dresse,
C'est afin qu'une tour Eiffel
Outrage les splendeurs stellaires en détresse
Parmi le naufrage du ciel.

Ses cités sont des lieux où fermentent sans cesse
Les poisons de tout l'excrément
Moral qu'a pu laisser choir son ignoble fesse,
Dysentérique infiniment ;

Où l'habitable étroit s'étage autour des temples
Du Veau d'or, Bourses ou Crédits,
Braque mille yeux dont les convoitises sont amples
A ne jalouser que bandits ;

Où la rue est l'égoût charriant toutes boues
Fières de putréfaction,
Qui chassent les santés aux radieuses joues,
Du fouet de leur infection...

Vivre ! quand la vie est l'insupportable baigne
Où les poètes enchaînés,
Sous la Puanteur que la Laideur accompagne,
Traînent le boulet d'être nés.

... L'écho des luths profonds et de la lyre acute,
Sous le choc des doigts superflus,
Au métal de l'Honneur point ne se repercute,
L'on est de fange et rien de plus...

Vivre ! quand la vie est l'insupportable baigne
Où les poètes enchaînés,
Sous la Bassesse que la Sottise accompagne,
Traînent le boulet d'être nés.

... Puisque tu m'as jeté dans cette geôle obscure,
O contact géniteur fâcheux !
Puisque, maman ! ton sein n'eut pour mes soifs la cure
D'un lait de malheur courageux ;

Puisque, bourré d'effarement sous vos férules,
Educaturs à préjugés !

Mon esprit ne saurait concréter que scrupules,
Remords mangés et remangés,

Et qu'ainsi, ruminant de mœurs où rien n'attriste
Tant que l'allégresse des sons,
Tout au plus je puis être, en chantant, le choriste
Mauvais dont bâillent les façons ;

Puisque, jusqu'à mourir, il faut être la proie
De soi dans la docilité,
Secouer ses fers sans que jamais une joie
Se promeuve à la liberté ;

Puisqu'à toujours féal, l'Art doit plier l'échine
Sous l'éthique des Epiciers :
O monde, espace, temps, sociale machine,
Fonctionnement des métiers,

Je vous maudis en Dieu, maudis pour vos victoires
Et vos conquêtes, maudis dans
Vos fruits qu'un demain peut, au dessert des histoires,
Croquer à mémorables dents !...

Vivre ! quand la vie est l'inexorable baigne
Où les poètes enchaînés,
Sous l'Egoïsme que la Terreur accompagne,
Traînent le boulet d'être nés.

VOEU D'ENFER

Si pauvre, ah ! puisqu'il faut que le poète perde
Dans l'honneur tout espoir de nimbe sérieux,
J'irai, rimeur sinistre et traître envers les cieux,
Tordre mon chant où rit la honte dans la merde.

Lyre, ma lyre, tu seras ma tirelire ;
Et ne flanches à mendier thune ou louis,
Je te pendrais au cou du crime pour que l'ire
De tes cordes bandée explose : Je jouis !

Assez, non, vrai, d'absinthe et trop de ces bibines
Dont s'illunait la nuit bête de nos débines !
Veillons, souple et fourré, serpent et léopard,

Aller du sang d'un luxe enfin sous la batiste
Boire terriblement notre conquise part.
Mes doigts preneurs déjà s'éclairent d'améthyste.

A HENRY DE GROUX

Un sonnet qu'inscrirait ma voix sous toi, de Groux,
Ne saurait sertir cri qu'houhou de loup-garou.
Suis-je autre, ainsi maudit, errant sans savoir où,
Dans ce monde effrayé de m'ouïr, de ses trous

De vice, hurler honte aux seuils dont les boutrous
Accroupis contre l'huis veillent le rogue écrou
Protecteur de valeur, d'honneur, de bonheur ou
D'heur seul d'être encor mieux repu sous les verroux ?

Oui, peintre extravagant des tumultes épiques,
Bravo ! J'aime ton œuvre où, verte au bout des piques,
Grimace la laideur du chef gras de Prudhomme.

Je l'aime avec ma haine. Et que, rouge, héroïque,
Fleuri par le fumier d'une hécatombe d'hommes,
Soit ton art salué comme un bienfait tragique !

BALLADE

IMITÉE DE FRANÇOIS VILLON

Père défunt, ouvrier de la vigne,
Et toi maman, miel de mon souvenir
Où le malsort d'un bon regret désigne
Un qui bien fit pour que j'eusse avenir
(Puis-je à grief jamais cela tenir ?),
Loin d'ici-bas où je reste faitard,
Priez Dieu qu'il me veuille retenir
L'amitié d'or du grand Charles Cotard.

Comme un maudit qui dépîte et trépigne,
J'allais. Mon deuil ne se voyait finir,
Lorsqu'il déchut sa manne sur ma guigne,
Ce Mécènes que ne dois trop bénir.
Vin d'espoir dont nul ne peut s'abstenir,
Pain du courage à ma faim de bel art,
D'eux me reput un peu, sans me ternir,
L'amitié d'or du grand Charles Cotard.

Mais il advint qu'aussi me crut indigne
Lui, que pensais fier de mon devenir,
Parce qu'un jour malheureté hors ligne
Voulut d'hosteaux ma probité honnir.
S'en appelai, Thémis soulant peinir,
De mon essoine à son voir : fut-ce tard,
Quoi ? Départit, quand croyais m'atténir,
L'amitié d'or du grand Charles Cotard.

ENVOI

Parents pleurés, ma prière se signe
De vos tombeaux célant quel avatar :
Requérez-moi, j'en demeurerai digne,
L'amitié d'or du grand Charles Cotard.

IV

HÔPITAL

Pour Tribulat Bonhomet.

Par la double enfilade oblongue des lits blancs
Où tremble le délire incandescent des fièvres,
Où, lucides rêveurs, les poitrinaires mièvres
S'expectorent la vie en des crachats sanglants,

Rôde la Mort félonne, aspirant les relents,
Chers à sa trahison, des purulentes plèvres,
Dévorant, au hasard de son rire sans lèvres,
L'ultime espoir laïcisé de gueux râlants.

Et vers toi, seul objet de leur culte égoïste,
Thérapeute important et grotesque chimiste,
S'expire cet appel craintif des moribonds :

« Venez, ô bon docteur qui pénétrez la ruse
Serpentine d'un mal aux glissements profonds,
Phare de Charité ! Puits de Science abstruse ! »

UNE INFIRMIÈRE

Toute petite, altière cependant
Et svelte, leste elle va par la salle
D'un pas menu de souris qui détale
Sous l'émoi gros du chat vu la dardant.

Sec, son profil est coupant et mordant ;
Tandis que l'œil, étrange, a pour vassale
Une bonté de règle un peu brutale,
Baignée en sait-on quel caprice ardent.

Le « grand malade » aigri de son « service »
La juge-t-il avec non plus de vice
Mal disant que la langue de ceux cy

Qui sont moins près touchant l'Heure Finale?
Quant à moi : bien que caporale, ainsi
Laide, je ne la trouve point banale.

RHAPSODIE

EN L'HONNEUR DU DOCTEUR DUJARDIN-BEAUMETZ

Guérisseur du pauvre et des rois
Il m'eût fallu, veuf de colère,
Le profond orgue plein d'effrois
Du redoutable Baudelaire

Pour chanter ton secours béni.
Je n'ai, faible, qu'un art barbare
Au recours de l'accord honni
Des cinq cordes d'une guitare.

Guitare affreuse de bois blanc,
Peuple ou sapin (ne saurais dire),
Mal joint où rit jaune en tremblant
L'ode d'un cœur écœuré d'ire.

Cette guitare ! — qui sera
Mon cercueil, ce d'ailleurs qu'attesté
L'amer guignon dont périra
Ma guenille, et que, moi, je teste.

Aucune fleur de nul jardin,
Bleuet, pâquerette ni rose,
A t'offrir, ô doux Dujardin !
Fiance allègre du morose

Tuberculeux fatal, de ceux
Rongés des rats de la chlorose,
Des pleurétiques, des tousseux,
Des possédés de la névrose.

Des tant tristes fiévreux aussi,
Ensemble en proie à l'insomnie
Terrible des lits que voici
Alignés pour leur agonie...

Pourtant si ma veine de vers,
Sur ce rythme dont je me grime,
Sous son effort, cueillait, devers
Les parterres d'or de la rime,

Quelque symbole éclos aux cieux
D'une frondaison extatique,
Et qui vaudrait de tels messieurs
Le bouquet acquis en boutique ?...

Mais rien ! Rien, hors ce cri fini
De ma maigre muse barbare
Grattant, en deuil, l'accord banni
D'une méprisable guitare.

BALLADE DE LA PETITE DÉMENÇE

Au docteur Luys.

D'aucuns mourant emmi la salle
Louis de ce vôtre hôpital,
Mué leur pauvre linge sale
En cil blanc de chanvre brutal
Qui mémement horizontal
Tend la file des trente couches
Sont à boire un philtre vital.
Je n'ai traitement que de douches.

Bras vassal ou jambe vassale
Du mâle mal rhumatismal,
Saupoudrés, tel du lard qu'on sale,
D'amidon après l'oing normal,
Moult'encor font cris d'animal
A travers grimaces farouches :
Qu'on les ait pansés bien ou mal !
Je n'ai traitement que de douches.

Par pendaison paradoxale,
Hypnotisme non plus banal,
Cy sont cures (sans provençale
Façon de dire en ce final),
Où, tout ayant, clair urinal,
Etain pour les déjets de bouches
Et faïence à l'usage anal,
Je n'ai traitement que de douches.

ENVOI

Prince, mon cas de nerfs natal
L'anémie arde ; et, de que louches
En sont mes meubles du frontal,
Je n'ai traitement que de douches.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION (La Foi)	7
PROLOGUE (L'Arbre de mon Destin).	31

I

A Stéphane Mallarmé	35
Peintures	37
O Salutaris Hostia.	43
Funérailles	45

II

Vierge slave	49
Myosotis d'adieu	51
Sphinx.	53
La Voûte	55
Vertige.	59
La Belle Femme	61
Le Pont du Dépit	63

L'Estompe	70
Madrigal	72
Au Caveau	75
La Revanche des Corrompues.	77
Orchestre	80
Votre Dame	82
Lion las	85

III

Pointe-sèche.	89
Eau-forte	91
Fusain	93
Les Arrêtés	95
La Prison du Poète	104
Orgue de Barbarie	106
Iambe	108
Vœu d'Enfer.	113
A Henry de Groux	115
Ballade imitée de Villon	117

IV

Hôpital	123
Une Infirmière	125
Rhapsodie	127
Ballade de la Petite Démence.	130

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-huit mars mil neuf cent dix

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le compte

de

A. MESSEIN

éditeur

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

PARIS (V^e)

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

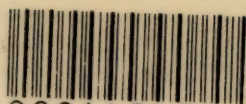
The Library
University of Ottawa
Date due

P.E.B.
06 JUIL 1999
MORISSET

JUN 24 1999



a 39003



002149432b

CE PQ 2196

.B7A17 1910

COO BERRICHON, P POEMES DECAD

ACC# 1220510

